

AUDREY ALWETT



Les poisons de  
**Katharz**



actusf

# LES POISONS DE KATHARZ

(EXTRAIT)

Collection sous la direction d'Audrey Alwett

© **Éditions ActusF**, collection Bad Wolf, octobre 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-825-3 // EAN : 9782366298253

# Chapitre 1

## APOCALYPSE J-35

### Katharz

Cet apprenti était un con. Un con premier de sa promotion, mais un con tout de même. C'était lui qui les avait fourrés dans cette situation et maintenant, il attendait de Dame Carasse qu'elle répare les dégâts à sa place.

La sorcière secoua la tête pour elle-même, se demandant comment elle avait pu se tromper à ce point dans son recrutement. Elle sélectionnait pourtant la crème de la crème, l'élite des écoles de sorcellerie de la Trisalliance. Et elle ne manquait certes pas de volontaires. Tous se battaient pour trimer à son service. Tous lui assuraient être prêts à marcher à la baguette, pour peu que cette dernière fût magique, car la notoriété de Dame Carasse dépassait les frontières. Mais le problème restait le même : les écoles de sorcellerie coûtaient si cher qu'elles débordaient de gosses de riches, habitués à être dorlotés et s'écroulant à la moindre difficulté.

Ces gamins-là n'étaient pas taillés pour survivre dans une ville comme Katharz. À la première terreur, ils se précipitaient

dans ses jupes, s'attendant à ce qu'elle les protège. C'était touchant, cette foi qu'ils avaient en ce qu'elle ne laisserait rien leur arriver. Dame Carasse ne voyait pourtant pas l'intérêt de maintenir ses apprentis dans l'illusion. La sorcellerie ÉTAIT dangereuse. Si vous étiez incapable de survivre à votre première année, vous feriez de toute façon un sorcier de seconde zone. Et Dame Carasse ne formait pas de sorcier de seconde zone.

Tout de même, le résultat du dernier lustre n'était pas brillant. Elle avait consommé pas loin d'une douzaine d'apprentis en cinq ans. Mais qu'y pouvait-elle si ces petits crétins avaient tendance à brûler vifs, exploser, s'empoisonner ou même se changer en pudding pour l'une d'entre eux ?

— Vous m'avez entendu ? hurla le soldat, la sortant de ses pensées.

L'homme qui les menaçait faisait forte impression à l'apprenti. À Dame Carasse, pas du tout. Elle en avait vu d'autres, mais essayait de ne pas trop le montrer, car la situation risquait de dégénérer et c'était suffisamment le bazar comme ça.

— La potion ! Donnez-moi la potion ! brailla le soldat en serrant le faucon contre lui. À chaque syllabe, des postillons gras se déployaient dans sa barbe mitée.

L'homme roulait des yeux hagards et vu sa façon de trembler, les nerfs n'étaient pas loin de lâcher. Il aurait fait pitié, s'il n'avait pas tenu l'oiseau en otage.

— La potion tout de suite ou je lui brise les os ! reprit-il.

Et il déploya l'aile du rapace.

— Pitié, non ! protesta l'apprenti.

Il se tourna vers la sorcière, qui continuait de tirer sur sa pipe d'eucalyptus :

— Je vous en supplie, donnez-lui ce qu'il veut !

— Je ne crois pas, non.

— Mais il tient mon familier en otage !

— Tu n'avais qu'à faire attention à tes affaires, ça t'apprendra.

Le soldat estima qu'on ne s'occupait pas assez de lui et tordit l'aile du faucon. L'oiseau poussa un cri, se débattant de toutes ses forces. Les plumes volaient en tous sens, évoquant un champ de bataille de polochons. Une serre lancée au petit bonheur balafra la joue de l'homme. En représailles, ce dernier eut un mouvement sec du poignet, et CRAAC, brisa l'aile de l'oiseau.

— AAAAAAAAAAH, hurla l'apprenti, dont le bras droit formait à présent un angle sans équivoque.

Le familier est le cœur du pouvoir d'un sorcier. Torturez le premier et le second hurlera de douleur. Mettez la main sur l'animal et le maître sera contraint de vous obéir.

Le soldat empoigna la poitrine du faucon à deux mains et la serra de toutes ses forces. L'animal se mit à étouffer.

— Je... hhhg... vous en prie, hhhg, ahana l'apprenti, donnez hhhg... lui... ce qu'il hhhg veut !

— 'Devriez écouter votre apprenti ! cria le soldat.

— Puisque je vous dis que je ne fais pas dans le viol ! dit Dame Carasse. Et deux fumerolles agacées jaillirent de ses narines.

Le soldat fut désarçonné.

— Le viol ? Mais non, ce n'est pas ça du tout... Je veux juste un philtre d'amour ! Pour qu'elle m'aime, vous voyez ?

— Essayez la séduction, c'est largement aussi efficace.

— Je n'ai aucune chance ! Elle a quinze ans, elle est sublime ! Ses yeux sont bleus comme des myrtilles, sa bouche est une cerise au cœur de l'été, sa peau est d'une douceur de pêche...

— Si vous voulez juste vous taper une salade de fruits, ça peut s'arranger.

— Non, ce que je veux dire c'est que je n'ai aucune chance avec elle ! Vous m'avez bien regardé ?

— C'est vrai que vous avez l'air d'un vieux goret malade.

— N'est-ce pas ! Alors vous me le faites, ce philtre ?

Dame Carasse se concentra sur sa pipe. C'était difficile car son apprenti suffoquait bruyamment à côté d'elle. Elle se demandait d'où sortait cette manie d'adopter un familier avant même de maîtriser les sorts élémentaires. À cause de cette tendance idiote, la bestiole, au lieu de servir de réserve d'énergie, désignait un point faible tout trouvé. Normalement, c'est le familier qui vous choisit, pas le contraire. Dame Carasse se promit que son prochain apprenti serait un talent brut, pas un de ces sorcillons qui croient tout savoir.

Elle regarda le jeune homme qui gémissait à ses pieds. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait *un peu* mérité son sort. Dès qu'on pénétrait dans la boutique, il fallait qu'il fasse le malin avec son familier pour épater la galerie. Il envoyait son noir faucon fondre sur la tête du client en sifflant. L'oiseau ne faisait qu'effleurer sa cible, puis remontait en flèche. L'effet était remarquable. Surtout sur les vieilles dames. Dans le potager, on avait déjà dû enterrer trois, dont le cœur avait été trop impressionné.

Dame Carasse admettait que le décorum et l'atmosphère avaient leur importance pour convaincre un individu de siphonner sa bourse, mais il était stupide de mettre son familier en danger.

Quelques minutes plus tôt, quand le soldat était entré dans la boutique, la sorcière avait immédiatement flairé le coup fourré. L'homme avait le regard fuyant du client sans le sou et l'haleine avinée de qui s'est donné du courage pour faire une grosse bêtise. La réputation de Dame Carasse la mettait en principe à l'abri de ce genre de rigolos. Et en temps ordinaire, elle aurait transformé le type en confettis à la première menace... Mais il avait fallu que l'apprenti envoie son oiseau faire son petit numéro au ras du crâne du soldat.

« QUI OSE PÉNÉTRER EN CES LIEUX ? » avait-il lancé d'une voix sépulcrale. Oh, dieux, se rendait-il compte à quel point c'était ridicule ? Sans compter que les jeunes garçons qui n'ont pas fini de muer devraient s'abstenir d'être sépulcraux.

« PARLE ! Ô ÉTRANG... AÏË ! Lâche-moi ! Lâche-le ! Au secours ! »

Avant même que l'apprenti ait fini sa phrase, le client avait chopé le piaf en plein vol, quasiment par réflexe, avant de débiter ses exigences : il voulait un philtre d'amour et que ça saute.

— Alors, ça vient ? J'vous préviens, j'vais lui arracher une patte !

— Pitié ! Dame Carasse, je vous en supplie ! Donnez-lui son philtre ! Au fond, qu'est-ce que ça peut faire ? On la connaît même pas, cette fille !

Le soldat avait relâché son étreinte sur l'oiseau et l'apprenti profitait d'avoir repris son souffle pour débiter des âneries.

Elle n'aurait pas dû le choisir. Elle aurait dû prendre la petite brune qui n'était que deuxième de la promotion, mais qui lui avait paru beaucoup plus futée.

— Votre philtre, vous pouvez vous le carrer où je pense !

Le soldat fut stupéfait qu'on n'accède pas à sa requête.

— Ah, c'est comme ça ?

Et brusquement, il jeta le faucon vers le chaudron qui bouillonnait sagement dans son coin. L'apprenti se précipita en hurlant pour le rattraper, mais l'oiseau, blessé, ne put rectifier la trajectoire. Ses serres se débattirent un instant à la surface du brouet, puis il commença à sombrer.

— RHHAAAAAARRGH, dit l'apprenti tandis que sa peau se couvrait de cloques.

— Et maintenant, à nous deux, reprit le soldat. Vous aussi, z'avez un familier, espèce de vieille bique, hein ! Et j'parie que c'est le p'tit matou qui dort, là.

En effet, Dame Carasse avait un chat noir. Quant à l'appellation de vieille bique, ça dépendait du sens qu'on donnait au mot bique. Et au mot vieille. Selon les jours, Dame Carasse se donnait cinquante ans bien tassés, ou la petite soixantaine, ce qui lui convenait assez car elle n'avait aucun talent pour la jeunesse. Elle avait la ride noble qui vous pose un regard. Mais ce qui la rendait reconnaissable à cent mètres, c'était une paire de maxillaires étonnamment musclée qui vous douchait les insolences comme un rien. Elle aimait qu'on la redoute, c'était pratique au quotidien, c'est d'ailleurs pourquoi elle était devenue grande, avec une solide carrure. Elle s'habillait de noir, sobrement, refusant de perdre du temps avec la coquetterie. Sous certains angles,

elle était peut-être belle, mais personne ne se serait risqué à le penser. Très intelligente, mais pas au point d'avoir appris à le cacher, on aurait pu briser des briques sur son ego sans craindre de l'égratigner.

Pour soigner sa réputation de sorcière, elle composait avec quelques artefacts. Elle avait en permanence au bec une pipe, d'où s'échappait une fumée coriace, et habitait une isba branlante juchée sur pattes de poulet. Et bien entendu, le familier avec lequel on l'avait toujours croisée était un chat noir. Qui pour l'instant roupillait au coin du feu, les oreilles à peine agacées par l'agitation.

Dame Carasse hésitait encore à se sentir insultée – « vieille bique » était après tout la traduction de l'image qu'elle cherchait à renvoyer – quand le soldat s'abattit sur le matou et lui planta les ongles entre les côtes. L'animal miaula de douleur.

— Aïheu, se sentit obligée de protester Dame Carasse.

Cette affaire devenait pénible. Elle laissa le soldat se débattre avec le chat qui répliqua par une chirurgie faciale. Du regard, elle fouilla les sortilèges qu'elle avait préparés sur la table, juste dans son dos. Une feuille d'hypnosedal traînait près du mortier. Elle la froissa rapidement et la fourra dans sa pipe, sur laquelle elle tira pour alimenter les braises. Dans quelques instants, une fumée soporifique envahirait la pièce. Tout le monde s'endormirait paisiblement, sauf elle. Après quoi, il faudrait qu'elle arrange ce bazar. Elle commencerait par se débarrasser du violeur, peut-être en l'enterrant dans le potager avec les vieilles, ça leur ferait de la compagnie. Puis, elle devrait fabriquer des litres de baume anti-brûlure pour son apprenti et... d'ailleurs, où était-il passé, celui-là ?

— Ne vous inquiétez pas, maîtresse ! Je ne vous laisserai pas souffrir ce que j'ai souffert !

Sur sa gauche, l'apprenti s'était relevé tant bien que mal. Dans sa main, une petite bourse de tissu rouge.

— Qu'est-ce que tu fous avec la limaille de plomb, abruti ?

— Puisqu'il faut mourir, nous mourrons avec panache !

— Quoi ?

Le chat miaulait avec une telle rage qu'elle avait du mal à entendre quoi que ce fût d'autre. En revanche, les derniers mots de son apprenti sonnèrent clair à ses oreilles :

— Ce fut un honneur de vous servir, Dame Carasse. Rendez-vous dans l'autre monde !

Consternée, la sorcière vit le bras encore indemne de l'apprenti former un arc de cercle. La bourse de plomb s'envola et atterrit dans le chaudron.

— Kilécon, grogna Dame Carasse.

L'explosion résonna dans tout Katharz et son souffle anéantit la moitié de la rue.

Dix minutes plus tard, la cendre n'avait pas fini de retomber. On sortait tant bien que mal les survivants des décombres mais sans approcher les ruines de l'isba : des ondes de magie crépitaient au milieu des débris et ça sentait fort la truffe.

Soudain, une planche remua.

— Y a quelque chose là-dessous ! cria un enfant.

— Ça doit être une entité maléfique qui va encore rien faire qu'à nous embêter, grommela une femme.

La planche remua encore. Un petit attroupelement s'était formé devant ce qui avait été l'isba. Et, par prudence, on ramassa qui un bout de tuile, qui un bout de brique... Sous la planche, on entendit un bruit d'éboulis. La population de Katharz n'était pas du genre trouillard – au bout d'un moment, on s'habitue au danger. En revanche, elle était avide de défoulement, qui reste la meilleure solution face à l'angoisse d'un quotidien mortel.

— Dès que ça sort, on y fout sur la gueule !

À cet instant, la planche fut projetée en avant.

— Sans blague, j'aimerais bien qu'y en ait un qu'essaie pour voir ! grincha Dame Carasse qui s'extrayait des décombres en rampant.

Elle croisa le regard d'un adolescent famélique qui avait mis la main sur un de ses crapauds venimeux, à présent rôti.

— Ne mange pas ça.

Aussitôt, le même laissa le batracien choir dans un bruit mou et s'enfuit, terrifié. Ah oui, c'est vrai. Sa réputation.

La sorcière se releva et, du regard, balaya la rue, ou ce qu'il en restait. C'était toujours la même histoire. Elle installait son isba dans un coin peinard, un peu à l'écart, et petit à petit, des bicoques de bric et de broc colonisaient son voisinage, tout un bidonville qui s'agglutinait discrètement, se collait à elle, même, dès qu'elle avait le dos tourné. Des familles de pauvres, des petites gens, des sans-dents. En général, elle tentait de les convaincre de s'installer plus loin : c'était dangereux, la sorcellerie. Mais les gens baissaient la tête en souriant, gênés. Les chances de survie restaient plus élevées ici qu'ailleurs, la réputation de Dame Carasse les protégeait. Ça se savait que

tant qu'on lui fichait la paix, la sorcière vous laissait vivre dans son ombre, ne tolérant pas d'autres prédateurs qu'elle dans les environs. Et puis, elle avait toujours une herbe à vous donner pour faire passer une pneumonie ou le mal d'enfant. Elle avait aussi tendance à oublier des tourtes bien nourrissantes sur le bord de sa fenêtre. Et puis, quand elle faisait de la soupe, elle en faisait toujours trop – dix soupières au lieu d'une : était-elle étourdie ! Mais évidemment, il y avait les accidents.

— Je suis désolée.

— Ça va. On connaissait les risques, répondit une gamine de treize ans.

Dame Carasse remonta ses manches et ses cheveux.

— On va dégager les décombres.

Et tous se mirent à l'ouvrage dans le silence, tandis que la nuit s'abattait, dans une douceur toute méridionale et parfaitement déplacée, au vu des circonstances.

La magie dégage toujours un fumet, un parfum de truffe changeant en fonction de son usager, et c'est ainsi que chaque sort porte sa signature. Avec la quantité de sortilèges qui avaient volé en éclats, la rue empestait la truffe, ainsi qu'une nette odeur de pommes cuites, l'empreinte personnelle de Dame Carasse. Un nez averti aurait également distingué une lointaine fragrance de brou de noix, c'était tout ce qui restait de l'apprenti.

Près de la sorcière, une présence invisible soulevait des charges colossales, des toits, des murs, des pans entiers de bicoques effondrées. On la laissait faire, un peu en retrait, un peu tremblant. Ce n'était pas le moment de remarquer que le chat de Dame Carasse avait péri corps et âme, sans que sa

maîtresse ne s'en porte plus mal. Ce n'était pas le moment d'additionner deux et deux, et de se dire que, peut-être, Dame Carasse avait un autre genre de familier. On avait mieux à faire : tirer les blessés à l'abri, ou bien les corps quand c'était trop tard.

*Au moins, on ne va pas manquer de bois pour faire les attelles,* songea Dame Carasse en repoussant une charpente en miettes. La sciure de sa vieille isba se mêlait à tout cela et elle était peinée que finisse ainsi la maisonnette qui l'avait abritée tant d'années. Elle se secoua. La sueur et la poussière lui avaient blanchi le visage. Et avec l'effort, elle sentait ses yeux devenir caves. En ce moment, elle avait certainement toutes les caractéristiques d'une vieille bique.

Autour d'elle, on comptait les morts sans qu'un reproche ne serre les lèvres. Un fatalisme typiquement katharzois. La colline Aventine où elle se trouvait était la plus large des sept qui encerclaient la ville, comme les pics d'une couronne. C'était la plus misérable et le quartier de La Pouillasse où elle s'était établie battait des records de pauvreté. Non que le lieu eût une quelconque influence sur l'humeur locale, car tout Katharz partageait cette même foi qu'il n'y aurait pas de lendemains qui chantent, ou alors accompagnés d'un glas. « Un jour de plus » était devenu une devise si répandue que c'était par elle qu'on se saluait le matin, arguant par là qu'on avait truané le destin pour encore un peu de vie.

Katharz avait été fondée voilà deux siècles à peine. Pour une ville, ça n'était pas vieux. Sur le plan urbain, elle n'avait pas atteint sa pleine maturité, et on lui trouvait encore l'arrogance de la jeunesse, la même énergie, la mauvaise éducation

aussi. C'est du moins ainsi que les trois royaumes voisins la jugeaient, eux qui avaient tout de la vieille rombière installée.

Si Katharz était si jeune à côté d'elles, c'est qu'elle avait été engendrée par ces dernières. Un jour, les dirigeants de la Tri-salliance avaient décidé de faire le ménage parmi leur population. Ils avaient bâti une ville-prison, toute de bric et de broc, dans un *no man's land* à l'orée de leurs frontières et y avaient déversé le contenu de leurs cachots avec l'injonction : « Vous êtes ici chez vous, restez-y ! »

En peu de temps, la mauvaise graine s'était concentrée en un seul endroit, ce qui satisfaisait tout le monde. Ou, en tout cas, ceux à qui on avait laissé le choix. En effet, la citoyenneté à Katharz était affaire de hiérarchie complexe et s'ordonnait principalement en deux groupes : les citoyens volontaires qui, à l'instar de Dame Carasse, avaient le droit de franchir le mur de la cité à leur convenance, et ceux qui y étaient séquestrés *ad vitam*. Bien que la vie en question fût souvent assez courte, ce qui quelque part réduisait la peine.

Tout à coup la terre trembla. Un léger frémissement comme cela arrivait parfois. Seules deux personnes en connaissaient la raison. L'une était la sanguinaire dirigeante de Katharz, Ténia Harsnik, la seconde était Dame Carasse.

L'explosion avait dû LE déranger.

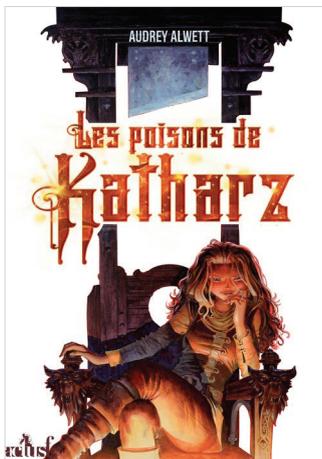
La sorcière croisa très fort les doigts pour que CE qui se tenait sous leurs pieds se rendorme sagement.

Le jour où IL se réveillerait, ce serait à elle de l'affronter. Et elle était certaine que la dernière chose que Katharz verrait

avant sa destruction serait son lamentable échec. Mais nul autre qu'elle n'avait besoin de savoir cela, et surtout pas la tyranne en place.

*(Fin de l'extrait)*

À Katharz, ville-prison dans laquelle sont expédiés les criminels, le meurtre est légal et même récompensé. Ténia Harsnik, la dirigeante, y règne par la terreur et aime jouer de la guillotine. Non qu'elle soit cruelle, mais il lui faut coûte que coûte maintenir le nombre d'habitants sous le seuil des cent mille âmes. Le dépasser conduirait hélas à la fin du monde, et ça serait désagréable.



Bien entendu, les enjeux sont secrets. Bien entendu, le marchand de sortilèges Sinus Maverick prépare un coup d'État infaillible. Bien entendu, le Prince Alastor a planifié de raser la ville avec sa trop nombreuse armée. Bien entendu, Dame Carasse, la seule sorcière capable d'affronter ce chaos, vient de ficher le camp. Bien entendu...

*Une intrigue puissante, des personnages dotés de défauts affreusement humains, un final épique... Avec un humour féroce, Les Poisons de Katharz est un roman qui pose la question du compromis moral.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
([clie](#))

En numérique : 5.99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-825-3